

Il la poussa et ontra, suivi de MM. Mitaine et Ducheylard. La chambre dans laquelle ils venaient de pénétrer était en désordre, et ils n'y virent qu'une femme, qui bondit de surprise en les voyant entrer.

Mais se remettant aussitôt :

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? s'écria-t-elle.

— C'est bien ici que demeure le sieur Bloch ? lui demanda M. Mitaine.

— Oui, répondit la femme, mais dites-moi d'abord qui...

— Je suis, dit le commissaire.

Il tira son écharpe de sa poche.

— Vous le voyez, je suis commissaire de police, et je demande à parler à votre mari.

A la vue de l'écharpe, la femme Bloch s'était troublée tout à coup.

— Mon mari ! balbutia-t-elle, mais... je ne sais...

— C'est difficile à croire.

— Je crois que... oui, je crois qu'il est au café.

— A cette heure, c'est peu probable, cependant dites-nous quel est ce café.

— Le café du Bas-Rhin.

— Allez vous en assurer, Brizard.

Pendant que l'agent s'éloignait, les deux commissaires portaient de tous côtés un regard inquisiteur.

La femme Bloch, qui épiait tous leurs mouvements, paraissait en proie à une violente anxiété.

Un objet surtout semblait la préoccuper vivement.

C'était un portrait photographié accroché au-dessus d'une commode.

Elle tournait souvent ses regards de ce côté et s'en rapprochait insensiblement, tout en affectant une complète indifférence.

Enfin profitant d'un moment où MM. Mitaine et Ducheylard lui tournaient le dos, elle avança vivement la main, décrocha le portrait et le glissa derrière la commode.

Mais M. Ducheylard s'était aperçu de sa préoccupation, et, le regard fixé sur une petite glace posée juste en face de la commode, il se retourna brusquement vers elle :

— Pardon, lui dit-il, je ne serais pas fâché de voir l'objet que vous venez de faire disparaître si adroitement.

— Moi ! répondit effrontément la femme Bloch, je ne sais ce que vous voulez dire, je n'ai pas bougé.

— Vous n'avez rien enlevé de ce mur ?

— Absolument rien.

— Et ceci ? dit le commissaire.

Et glissant la main derrière la commode, il en tira le portrait.

— Il paraît, dit-il en le montrant à M. Mitaine, qu'on a grand intérêt à ce que nous ne connaissions pas cette figure.

— C'est le portrait de votre mari ? dit M. Mitaine à la femme Bloch.

Et comme celle-ci hésitait à répondre :

— Inutile de mentir, reprit le commissaire, l'agent qui sort d'ici connaît parfaitement Bloch et nous dira si ce portrait est le sien.

— Eh bien, oui, c'est son portrait, dit alors la femme Bloch avec assurance, je n'en fais pas mystère, nous n'avons rien à craindre ni l'un ni l'autre.

— C'est ce que nous saurons bientôt.

M. Mitaine venait de découvrir dans un coin, sous un paquet de vieilles hardes et de linge sale, trois caisses posées l'une sur l'autre.

— D'où viennent ces caisses ? demanda-t-il.

— Elles sont ici depuis que nous y demeurons.

— Que renferment-elles ?

— Nos effets d'habillement.

— Pouvez-vous me les ouvrir ?

— Je n'en ai pas les clefs.

— Où sont-elles ?

— Mon mari les a emportées.

— Voilà bien de la précaution.

— C'est par mégarde.

— Est-ce aussi par mégarde, dit à son tour M. Ducheylard, qu'on a effacé avec tant de soin les indications des bulletins collés sur ces malles, après avoir vainement essayé de les enlever ?

— Oh ! il y a longtemps que c'est fait.

— Vous vous trompez, l'encro dont on s'est servi pour faire ces ratures est d'un noir parfait, cela date de quelques jours.

## VIII

## LA CHASSE

L'agent Brizard rentra en ce moment.

— Eh bien ? lui demanda M. Mitaine.

— Bloch n'a pas paru, ce matin, au café du Bas-Rhin.

— Que dites-vous de cela ? demanda le commissaire à la femme Bloch.

— Alors, répondit-elle sans hésiter, c'est qu'il sera allé au chemin de fer.

— Dans quel but ?

— Dame ! pour y prendre des marchandises ; nous ne vivons pas de l'air du temps.

— On serait tenté de le croire, au contraire, car il paraît que votre plus grande occupation à tous deux est de vous promener et de passer des heures entières au café.

— Vraiment !... qui est-ce qui vous a dit ça ?

— C'est moi, dit Brizard.

— Un chevalier de la rousse ! répliqua la femme Bloch avec un accent plein de haine et de mépris, un joli témoignage !

— Il paraît que l'argot vous est familier, lui fit observer M. Ducheylard.

— Et que vous avez remarqué Brizard, ajouta Mitaine ; vous aviez apparemment vos raisons pour cela.

Emportée par la violence de son caractère, la femme Bloch allait répliquer ; mais elle se contint tout à coup, comprenant qu'elle avait affaire à forte partie et qu'elle en avait déjà trop dit.

M. Mitaine allait adresser une nouvelle question à la femme Bloch, quand Brizard lui fit signe de garder le silence.

La porte de l'auberge venait de s'ouvrir, et des pas se faisaient entendre dans la cuisine.

— Père Michon ? dit une voix d'homme

Le son de cette voix parut produire une vive émotion sur la femme Bloch.

Elle se troubla tout à coup et écouta avec une visible anxiété.

— Tiens, c'est vous, monsieur Mayer, répondit l'aubergiste.

— Bloch est-il là ? demanda Mayer.

— Non.

— Et sa femme ?

— Je vais lui parler.

— Ne vous en avisez pas.

— Pourquoi ?

— Elle n'est pas seule.

— Avec qui est-elle ?

— Avec M. Mitaine.

— Le commissaire ?

— Oui, et deux autres.

— Nom d'un nom ! Il fallait donc le dire tout de suite.

— Vite, cria M. Mitaine à Brizard, courez après cet homme, il était déjà en bas de l'escalier.

Il était descendu en deux bonds.

Et pourtant il avait trop tardé.

Mayer n'était plus là.

— Où est-il ? demanda vivement l'agent à l'aubergiste.

— Qui ? demanda celui-ci en affectant un air naïf.

— L'homme avec qui vous causiez tout à l'heure.

— Quel homme ?

— Ah ! vieux drôle ! tu veux lui laisser le temps de filer, je vois ça.

Et il s'élança au dehors.

Il vit quelques passants, mais des gens fort honorables, qui lui étaient parfaitement connus.